

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46965

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

chenschnitt darstellen. Diese leitete eine Entwicklung ein, deren Aufarbeitung Genton nur andeuten kann und die daher noch immer zu leisten ist.

Rüdiger HILLMER, Detmold

Rebekka HABERMAS, *Frauen und Männer des Bürgertums. Eine Familiengeschichte (1750–1850)*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2000, VIII–456 p. (Bürgertum, 14).

La thèse d'habilitation soutenue par R. Habermas en 1997 à l'université de Bielefeld, dont le présent ouvrage constitue la version abrégée, est née de l'incitation qu'ont représentée les travaux pionniers de L. Gall et de J. Kocka sur la bourgeoisie allemande des XVIII^e et XIX^e siècles, mais aussi de l'insatisfaction que suscite une définition par trop monolithique, globalisante et réductrice de la bourgeoisie et de sa culture. L'A. tente donc une nouvelle approche de ce groupe social qui permette de mieux rendre compte de sa diversité interne et qui, loin de l'identifier à sa seule composante masculine, intègre les femmes.

Le travail de R. Habermas se situe à la croisée de deux des voies ouvertes par les nouveaux chantiers de la recherche historique. Délaissant les méthodes de l'histoire sociale classique, l'A. se met à l'école de la *microstoria* italienne et propose un changement de perspective qui permette de mettre en évidence les dissonances émergeant de la réalité multiforme des pratiques sociales par rapport à un modèle englobant de la bourgeoisie, issu de la tradition sociologique (notamment weberienne) et trop longtemps admis en dépit de ses insuffisances et de la confusion qu'il entretient entre les discours normatifs de la bourgeoisie sur elle-même et la réalité de ses pratiques. R. Habermas se consacre donc à l'étude d'un cas familial précis pour montrer, à partir de l'analyse des conduites individuelles et des parcours familiaux spécifiques, la complexité de la bourgeoisie, sa diversité interne et le caractère mouvant de ses pratiques culturelles d'une génération à l'autre.

Elle s'inscrit, par ailleurs, dans la mouvance de la *gender history* anglo-saxonne en développant une approche de la bourgeoisie et de la culture bourgeoise qui prenne en compte la distinction des sexes et de leurs rôles respectifs comme facteur-clé de l'organisation sociale et culturelle du groupe. S'inscrivant en faux contre une *histoire des femmes* portée à trouver dans l'analyse de leur situation un objet de recherches se suffisant à lui-même, elle dénonce l'erreur qui consiste à ne penser la relation hommes/femmes qu'en termes d'opposition et d'oppression et entend, au contraire, montrer les analogies et la complémentarité de leurs fonctions dans le cadre d'une dynamique et d'un projet communs, constitutifs de l'identité bourgeoise, ainsi que l'interdépendance dans laquelle les deux sexes se définissent l'un par rapport à l'autre. Ce faisant, R. Habermas s'engage sur la voie ouverte il y a quelques années par A.-Ch. Trepp qui, dans un très beau livre consacré à la bourgeoisie de Hambourg¹, remet en cause certains clichés relatifs à l'ordre des sexes au sein de la bourgeoisie.

Le choix de l'A. s'est porté sur une famille de la bourgeoisie négociante de Nuremberg dont le parcours est, en tous points, emblématique de son milieu. Fils d'artisans établi dans la ville au lendemain de la guerre de Trente Ans comme apprenti dans une maison de commerce, le fondateur de la dynastie Merkel franchit rapidement les étapes d'une ascension qui, de l'acquisition du droit de bourgeoisie et du mariage avec la fille de son patron, le conduit à l'édification de sa propre entreprise et permet à ses fils d'accéder aux charges politiques et de prendre place, au milieu du XVIII^e siècle, dans les rangs des nouvelles élites dirigeantes qui bousculent l'ancien patriciat à la tête de la ville d'Empire. La famille retenue présente, en outre, l'intérêt d'offrir, sur deux générations, un bel exemple des mutations qui

1 Anne-Charlott TREPP, *Sanfte Männlichkeit und selbständige Weiblichkeit. Frauen und Männer im Hamburger Bürgertum 1770–1840*, Göttingen 1996.

s'opèrent au sein de la bourgeoisie et des liens de continuité (déjà mis en évidence par L. Gall) qui unissent bourgeoisie d'affaires et *Bildungsbürgertum* à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles. Ainsi le regard se porte-t-il successivement sur la génération de Paul Wolfgang (1756–1820) et de son frère, encore exclusivement ancrée dans le monde du négoce, puis sur celle de ses enfants qui voit la famille se diviser pour suivre deux voies différentes: tandis que les aînés reprennent la maison de négoce, avec un succès au demeurant de plus en plus incertain, les cadets entrent, par leurs études et leurs choix professionnels pour les fils (respectivement médecin, juriste et pasteur), par leurs mariages pour les filles, dans le *Bildungsbürgertum*. L'installation de l'une des filles (Käthe, 1792–1842) à Munich permet, en outre, d'élargir la perspective au milieu de la bourgeoisie de fonction dans une grande ville-résidence.

Le choix est largement justifié par la richesse du fonds privé de la famille Merkel conservé aux Archives de la ville de Nuremberg. Livres de comptes, inventaires et testaments permettent une approche concrète des données réelles et des pratiques de la vie quotidienne. Mais le corpus le plus intéressant est constitué par les correspondances (dont l'importance est à replacer dans le contexte de la »révolution épistolaire« de la fin du XVIII^e siècle), les journaux intimes, les carnets d'amitié ou de notes, les esquisses autobiographiques: autant de documents caractéristiques des pratiques d'une bourgeoisie en quête d'elle-même et de son identité (notamment face aux anciennes élites), soucieuse de se donner en représentation à elle-même (on sait, en effet, que cette production était, en réalité, destinée à une lecture collective, donc à un usage semi-public au sein du groupe). L'A. s'attache, par ailleurs, à confronter ces *Egodokumente* aux traités philosophiques et pédagogiques ainsi qu'aux manuels utilitaires divers en usage dans la bourgeoisie de ce temps et dont la réception a pu façonner les représentations et les comportements. La méthode analytique adoptée répond au désir de rendre compte de l'hétérogénéité des expériences et des modes d'appropriation des normes au sein d'une même famille: ainsi le récit linéaire est-il rejeté au profit d'une approche éclatée juxtaposant les analyses des expériences individuelles de différents membres de la famille dans les trois grands domaines qui peuvent être retenus comme les éléments structurants de la vie et de la conscience bourgeoises: le travail, la sociabilité et la famille.

L'analyse des comportements et des représentations touchant au travail met à mal la vision weberienne d'une bourgeoisie exclusivement tournée vers la quête du profit et de la performance perçus comme des critères révélateurs des capacités et de la dignité de l'homme, auquel s'opposerait la femme, repliée sur un foyer coupé de l'activité productrice. Analysant les tâches des uns et des autres, l'A. montre que, si leurs sphères d'activités sont incontestablement distinctes, les analogies et les complémentarités qui unissent travail masculin et travail féminin au sein de la famille bourgeoise sont déterminées par des finalités communes, par-delà les mutations intervenues au fil des générations. L'examen des tâches respectives de Paul Wolfgang à la tête de son entreprise et de son épouse à la tête d'une maisonnée d'une vingtaine de personnes montre qu'elles requièrent des compétences économiques de même nature en matière d'organisation du travail ou d'information sur les conditions du marché: les époux ont conscience d'apporter une contribution égale, chacun à sa place, à la pérennisation du bien familial qui, plus que la recherche d'une accumulation du capital à proprement parler, reste leur objectif principal. Chez leurs enfants, c'est une nouvelle conception du travail qui prévaut au sein des ménages représentatifs du *Bildungsbürgertum*, mais elle englobe de la même façon les activités masculines et féminines. La ségrégation des sexes semble pourtant plus marquée qu'à la génération précédente: on assiste, en effet, à une valorisation croissante des tâches ménagères, auparavant dévolues aux domestiques et désormais promues au rang d'occupations privilégiées des maîtresses de maison qui sont donc, de ce fait, davantage confinées dans leur intérieur. Mais cette évolution procède, selon l'A., d'une mutation des valeurs affectant pareillement les activités masculines et féminines. De même que les tâches ménagères (travaux d'aiguille, cuisine...) perdent leur dimension pure-

ment utilitaire et économique pour revêtir une dimension affective, esthétique et morale, devenant d'ailleurs, à ce titre, objet d'un intérêt nouveau de la part des hommes, ceux-ci privilégient aussi, dans l'exercice de leurs fonctions d'enseignants ou de hauts fonctionnaires, une vision idéalisée et moralisante de leur travail. Les uns et les autres ont conscience de contribuer, à parts égales, à une même mission qui réside dans l'accroissement du «capital culturel» de la famille, constitutif de l'identité bourgeoise. On objectera que le transfert de valeur qui paraît s'opérer ici du champ de l'économie à celui de la culture tient largement à la spécificité d'un parcours familial qui se déroule en marge de la nouvelle économie naissante au XIX^e siècle; sans doute faut-il aussi insister, plus que ne le fait l'A., sur la prégnance du piétisme dans la culture familiale des Merkel. Plus qu'il n'infirme les thèses weberiennes, le cas étudié a donc surtout le mérite de mettre en évidence l'existence d'autres bourgeoisies que celle des grands capitaines d'industrie et de finances qui avait monopolisé l'attention jusque là et, par voie de conséquence, l'inadéquation des définitions traditionnelles trop réductrices.

Contestant donc le schéma historiographique classique d'une stricte séparation entre sphère publique réservée aux hommes et sphère privée dans laquelle seraient recluses les femmes, R. Habermas poursuit sa démonstration à travers l'analyse des diverses formes de la sociabilité bourgeoise expérimentées par la famille Merkel entre 1770 et 1840: il s'en dégage un double constat propre à conforter sa thèse. Le premier est lié à l'évolution des pratiques de la sociabilité publique dans la période étudiée. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle prévalent les sociétés nées de l'*Aufklärung* dont E. Manheim, J. Habermas et R. Koselleck ont montré le rôle dans l'émergence d'un «espace public», produit, selon eux, d'une culture spécifiquement bourgeoise. Une interprétation que l'A. appelle à nuancer, rappelant que l'exclusion des femmes de la plupart de ces sociétés pendant plusieurs décennies en fait surtout des lieux d'élaboration de la masculinité bourgeoise, fondée sur l'idéal de «l'homme raisonnable et vertueux». Un changement s'amorce au tournant du siècle lorsqu'émergent des sociétés à vocation politique et sociale plus affirmée, telle la *Gesellschaft zur Beförderung der vaterländischen Industrie* à Nuremberg; en effet, contrairement à ce que pourraient laisser croire leurs statuts qui pérennisent la norme de l'exclusion des femmes, celles-ci collaborent, en réalité, activement aux actions publiques impulsées par ces nouvelles associations, même s'il est vrai que leur engagement s'inscrit dans la tradition de l'action caritative chrétienne et que le champ de l'action politique et le pouvoir de décision restent aux hommes. Une étape supplémentaire dans le processus d'abolition des frontières entre sexes est franchie à partir de 1815–1820, dans le contexte du Réveil protestant dont les liens de filiation avec le piétisme sont particulièrement bien illustrés par le cas de la famille Merkel. L'influence des femmes paraît déterminante dans le parcours individuel de certains hommes qui, tel Johann (1785–1838), fils aîné et successeur de Paul Wolfgang à la tête de l'entreprise de négoce, tournent le dos au rationalisme des Lumières exalté dans leur jeunesse pour s'engager dans les sociétés bibliques et missions évangéliques qui fleurissent alors et fixent un même objectif à tous, sans distinction de sexe: celui de l'édification personnelle passant par les missions de christianisation et de bienfaisance. Certes, le partage des rôles prévaut encore un temps: aux hommes revient d'indiquer les préceptes à suivre, aux femmes de les mettre en œuvre dans leur entourage immédiat. Mais c'est par le biais de cette mission religieuse (qu'elles ont largement contribué à promouvoir) que les femmes de la bourgeoisie sont progressivement poussées à l'engagement dans la sphère publique au cours de la première moitié du XIX^e siècle, créant bientôt leurs propres associations.

Mais l'un des apports les plus novateurs de l'étude de R. Habermas réside dans l'importance qu'elle accorde à la sociabilité domestique qui joue, selon elle, un rôle majeur et jusqu'ici sous-estimé dans le processus d'élaboration de la culture bourgeoise. Loin d'être le domaine réservé des femmes, elle revêt une importance égale pour les hommes; ignorant la séparation des sexes, elle fait aussi tomber les frontières entre sociabilité publique et sphère

privée: tant chez les Merkel à Nuremberg que chez les Roth à Munich, la maison familiale est un lieu ouvert à des rencontres spontanées au cours desquelles se poursuivent les grands débats qui animent »l'espace public«. Dans chacun des foyers se constitue un cercle réunissant tant les notables de la ville que d'illustres personnages dont la présence souligne l'étendue des réseaux de relation des Merkel et des Roth au sein la bourgeoisie allemande: H. E. Paulus, F. W. Schelling ou F. W. Hegel, grand ami de P. W. Merkel, sont reçus dans la maison de Nuremberg, tandis que F. I. Niethammer et F. H. von Jacobi sont des intimes des Roth à Munich. Cette sociabilité domestique tend, progressivement au XIX^e siècle, à être privilégiée et devient véritablement signe distinctif de bourgeoisie par la liberté de parole et la spontanéité de comportement qu'elle permet; pour autant, loin de n'être que l'expression du prestige social, elle est avant tout perçue comme un moyen de formation intellectuelle et morale commun aux hommes et aux femmes. Pour ces dernières, elle est le lieu exclusif d'une libre participation aux grands débats et à la vie intellectuelle du temps, au mépris du discours néo-humaniste triomphant qui prétend au même moment leur interdire l'accès à l'érudition.

L'A. consacre la dernière partie de son analyse à montrer les limites de certains clichés relatifs à la famille bourgeoise de l'époque considérée. Ainsi, le repli sur l'intimité du foyer, loin d'être réservé aux femmes, s'impose, au contraire, comme un fait majeur de l'évolution intervenue dans les comportements et la conception de la famille entre la première et la deuxième génération. Correspondant à celle de l'habitat bourgeois qui devient plus spacieux, à l'abri des quartiers résidentiels coupés du centre névralgique de l'activité urbaine, cette évolution se traduit par l'essor de rituels familiaux qui rythment la journée et réservent une place de choix au père dont le rôle dans l'éducation des enfants est valorisé au même titre que celui de la mère. Ainsi la relation entre parents et enfants paraît-elle beaucoup plus étroite qu'à la génération précédente, volontiers encline à laisser une part importante de l'éducation de sa progéniture à la domesticité. Il en va de même de la relation conjugale dont l'A. se plaît à montrer, à partir du cas de Friedrich et Käthe Roth, qu'elle est loin d'être conforme, dans la pratique quotidienne, au modèle du rapport dominant/dominée qu'en donne le discours normatif auquel se réfèrent pourtant les intéressés. Le lien conjugal est, en réalité, vécu par les époux comme un processus d'éducation de l'un par l'autre, un échange réciproque dans lequel chacun contribue, par son apport spécifique, à accroître le »capital culturel« de la famille: les valeurs morales et religieuses dont la femme est sensée être le support y ont une part égale à celle des valeurs intellectuelles promues par l'homme. Au couple de la première génération conçu comme une association économique (*Arbeitspaar*) succède un couple qui se vit avant tout comme une association éducative (*Bildungspaar*).

On ne saurait considérer que la thèse de R. Habermas rende caduques les définitions classiques de »la« bourgeoisie et de »la« culture bourgeoise. Elle en démontre seulement les limites et l'inaptitude à rendre compte de la diversité des représentations et des pratiques sociales; il s'agit bien de renoncer aux modélisations réductrices pour privilégier une approche qui laisse toute leur place aux différences d'identité et de culture entre des bourgeoisies distinctes. De même, l'analyse très fine qu'elle propose des rôles respectifs de l'homme et de la femme et de leurs relations au sein de la famille bourgeoise permet-elle, sans nier la séparation de leurs sphères d'action et le caractère inégalitaire de leurs rapports, de nuancer la vision trop schématique et superficielle qu'en donne parfois la *women history* pour mettre en évidence les distorsions entre normes et pratiques, sources de mutations ultérieures.

Voici donc un livre à la fois stimulant, dans la mesure où il invite à sortir des sentiers trop balisés de clichés, et attachant parce qu'il donne chair et épaisseur à quelques représentants de cette bourgeoisie multiforme de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, plongeant le lecteur au cœur de leur vécu quotidien grâce à une documentation exceptionnelle.

Marie DRUT-HOURS, Metz